

Le Louisianais.

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET CAMPAGNARD.

VOL. XIV.

PAROISSE ST. JACQUES, LOUISIANE, SAMEDI 26 OCTOBRE, 1878.

NO. 52.

JOURNAL OFFICIEL

—DE LA—

Paroisse St. Jacques.

PUBLIE CHAQUE SAMEDI DANS LA

Paroisse St. Jacques,

Convent P. O.,

Louisiane.

J. GENTIL,
EDITEUR ET REDACTEUR.

Abonnement:

\$5.00 PAR ANNEE.

PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DES ANNONCES:

Par carré de 10 lignes, ou moins, première insertion..... \$1.00.
Par carré de chaque publication subséquente..... 75.
Les communications de nature personnelle et les avis à l'année se régleront de gré à gré avec l'éditeur.

AGENTS DU LOUISIANAIS.

Nouvelle-Orléans—A. G. Romain, Tchoupioulas St. N. 15.
St. Jacques, St. Jean-Baptiste, Iberville, Assumption et Ascension—Just Comès, Donaldsonville.
Lafayette, Attakapas—Edouard E. Mouton.
Nouvelle-Ibérie—
Vacherie—Morris Feitel.

DUPANLOUP.

I.

Dupanloup vient de mourir. Grands et petits, puissants et faibles, rois et sujets, prélats et paysans, nous sommes tous mortels. Ce n'est pas une nouveauté. Mais peut-être est-il bon de le redire de temps en temps, quand une des éminences de la terre tombe, afin que l'orgueil des hommes ne dépasse point certaine limite, et pour que nous ne perdions jamais de vue les grands principes de l'égalité devant la vie, devant le devoir et devant la mort.

Les papes meurent, malgré leur infailibilité. C'est une loi suprême, et juste. Labre à vous, prêtres, philosophes et penseurs, de croire à l'immortalité. Le chercher la vie après la mort, de désirer et de trouver dans l'immortalité des mondes mystérieux, la prolongation infinie d'une âme envolée et disparue de la terre. La science elle-même se satisfait volontiers dans la doctrine de l'évolution et de la transformation.

Mais il est un fait certain, visible et connu: C'est que nous montrons tous, souvenant même au moment où nous y pensons le moins, quand nous nous croyons sûrs du lendemain, et sans avoir touché au terme ordinaire et rempli la moyenne accoutumée, nous ne devenons pas tous des vieillards.

Beaucoup tombent à sa route, et plus encore avant le printemps, où même au printemps, alors que la vie à tous les sourires de l'espérance et toutes les voluptés de la poésie. Et les enfants?

Virgile a dit: *Infantum animæ flent.* Ceux-là, au moins, n'ont pas souffert, et les religions attendries en ont fait des anges au ciel.

II.

Mais Dupanloup, lui, a parcouru la route humaine et vécu une existence d'homme. On peut dire de lui ce que Victor Hugo a dit de lui-même:

Le siècle avait deux ans.
Car Félix Antoine Philibert Dupanloup naquit le 3 janvier 1802 à St. Félix près de Chambéry, en Savoie, alors que la Savoie était française.

Ne l'est-elle point encore, et plus dévouée que jamais? Dupanloup est donc un homme de ce siècle, et plus qu'on ne le croit ordinairement.

Car il en eut tous les troubles, toutes les agitations et toutes les luttes. Car il en partagea les travaux, les périls et les gloires.

Car son esprit eut les hésitations, les tergiversations et même les infidélités d'une époque révolutionnaire et d'une période transformatrice.

Dupanloup ne ressemble point aux grands évêques du XVIIIème et il ne prit pas ceux du XIXème pour modèles.

Il n'a pas l'ampleur des uns, et il surpassa les autres en zèle, mais sans toutefois avoir la foi apostolique et puissante des heures souveraines et des siècles croyants. Après tout, avait-il trouvé son chemin, suivi sa voie et obéi à sa vocation?

Etait-il véritablement un *vocatus* et un *electus*, et le pallium épiscopal convenait-il bien à sa nature et à ses épaules?

Car la vie des hommes, pas plus celle des prêtres que des autres, n'est absolument faite selon la vocation. Bien peu suivent leur voie. Tel combat pour les autels, souvent avec plus de zèle que de foi, passant même pour un héros, qui regrette d'autres combats et se serait illustré sur un autre champ de bataille. Qu'importe!

L'homme supérieur, c'est-à-dire doté de facultés puissantes et d'ambition, ne reste obscur et inconnu dans aucune carrière et sous aucun drapeau.

Toutefois, qu'il nous soit permis de croire que Dupanloup n'était pas précisément né pour combattre sous la bannière de l'Eglise.

Nous savons cependant qu'il fut un lutteur.

III.

Telle est en quelques mots la vie de l'évêque d'Orléans: Dupanloup fit ses études à Saint Sulpice et fut ordonné prêtre en 1826. Tout d'abord curé de l'Assomption, il devint ensuite supérieur à St. Sulpice et vicaire général du diocèse de Paris.

Il fut pendant quelque temps chargé de la chaire d'éloquence sacrée à la Sorbonne.

C'est le 6 avril 1850, la France était républicaine, que le comte Dupanloup fut nommé évêque d'Orléans, et par la grâce de M. de Falloux, alors ministre de la Justice et des Cultes.

En 1851, il fut élu membre de l'Académie française.

En 1871, le peuple l'envoya à la Chambre des députés.

En 1875, Dupanloup fut transformé en sénateur inamovible de la république française.

Et il est mort le 11 octobre 1878 d'une attaque d'apoplexie.

Il avait, avons-nous dit, 76 ans. Mais savoir cela est savoir peu de chose. Et pour mieux connaître le personnage qui vient de mourir, et qui est un des personnages importants de ce siècle, il faut dire que l'évêque d'Orléans fut tout à tour confesseur du duc de Bordeaux, en tant que prince d'Orléans, au moment de la duchesse d'Angoulême, confesseur à Notre-Dame, confesseur de Talleyrand Périgord, directeur de *l'Unité de la Religion* et de la *Défense*, ennemi ou adversaire d'About, de Renan, de Littré, de Victor Hugo et de Louis Veuillot lui-même, puis enfin membre du Congrès de Malines, l'une des lumières du concile oecuménique de Rome, et le champion définitif et ultramontain du *Syllabus*.

Le personnage, comme vous le voyez, est multiple.

IV.

En vérité, Dupanloup fut un personnage ondoyant et divers, et qu'il faut examiner et étudier sous plus d'un aspect.

Il fut prêtre, il fut évêque, il fut orateur, il fut professeur, il fut journaliste, il fut brochureur, il fut académicien, il fut député, il fut sénateur, il fut théologien, et il fut aussi l'honneur de confesser l'homme de ce siècle et du siècle dernier qui a le plus trompé, trahi et menti parmi les hommes: l'évêque d'Autun, Talleyrand Périgord, prince de Benevent.

Du prêtre et l'évêque, quand le prêtre et l'évêque restent dans la vérité, la sincérité et la sublimité de leur sacerdoce, nous n'avons rien à dire.

Il faut les admirer.

L'évêque Dupanloup a peut-être eu tort d'attaquer son prédécesseur Rousseau, et s'il n'avait pas eu le culte de Jeanne d'Arc, les Orléanais ne lui auraient jamais pardonné l'inconvenance de ces attaques.

Mais Dupanloup aimait Jeanne d'Arc comme une héroïne et comme une sainte. Il en parla avec une puissance et touchante éloquence. Nous l'avons entendu nous-même, et il nous en est restée une émotion profonde et durable. C'était à Sainte-Croix d'Orléans.

Mais tous les efforts de Dupanloup, sous le pontificat de Pie IX, pour obtenir la sanctification de la vierge de Domrémy et de la libératrice de la France, furent malheureusement vains.

Sanctifier Jeanne d'Arc, qui le méritait certainement mieux que le mendiant Labre, aurait été condamner l'évêque de Beauvais, Cauchon, et ses acolytes.

Après tout, qu'importe! La France, comme Dupanloup, vécut et vécutra éternellement. Théophile martyr du bûcher de Rome; et c'est le calendrier religieux qui perd à ne point posséder une des plus belles et plus naïves figures de son siècle, du dévouement et du patriotisme.

V.

Dupanloup, comme orateur et conférencier, ne monta peut-être pas aussi haut que Ravignan, Lacordaire, et Hyacinthe.

Il faut cependant lui reconnaître de la pompe, surtout dans sa première manière, et avant que l'homme se fût abaissé aux misères et aux petitesse de la brochure et du pamphlet.

Quand on veut rester haut, au rang des esprits supérieurs et religieux, il ne faut point descendre en bas et se crocheter avec des individus comme Veuillot. On gagne des éclaboussures, de la boue et un misérable triomphe à se mesurer avec le rédacteur de *l'Unités*.

Il fallait laisser aboyer ou japper cette espèce de faux sacristain qui s'est érigé en régénérateur de l'Eglise, et dont le zèle indiscret, outré et dangereux, a fait plus de mal qu'un schisme ou une persécution.

Mais Dupanloup, malheureusement, avait la tête près du bonnet, et la lutte lui souriait.

Il avait commencée de bonne heure, quand il occupait la chaire d'éloquence sacrée à la Sorbonne. Car le brillant et bouillant professeur, oubliant que Voltaire n'est pas précisément un père de l'Eglise, avait décelé quelques traits à l'adresse du grand déiste.

C'était peut-être courageux et piquant.

Mais la Sorbonne est au centre du quartier latin, et les auditeurs du maître Dupanloup, comme étant ecclésiastiques, étudiants et quelque peu libres-penseurs, ne permirent point qu'on touchât à leur idole. Ils ne voulurent pas croire que Dupanloup eût plus d'esprit que Voltaire.

Et le cours d'éloquence sacrée, ayant dégénéré en éloquence profane, fut suspendu.

N'est-ce point à cause de cela que l'évêque toujours gardé une affreuse dent contre Voltaire?

Rappelez-vous sa dernière lettre à Victor Hugo, qui ne fut pas un chef-d'œuvre et qui lui mérita une leçon.

VI.

Comme brochureur et comme journaliste—l'un valant l'autre—Dupanloup fut loin d'être un manchot.

S'il a reçu des horions, il les a rendus. Sa plume fut bonne, son style fut net, et ses coups frappèrent ordinairement.

Il ne craignait point d'être vil, agressif, violent, méchant, railleur, provocateur, pieux, religieux, tendre, éloquent et savant. Il possédait bien son grec, ses classiques et ses auteurs. Il citait à point, il n'est guère descendu aux gros mots, même avec le rédacteur de *l'Unités*, et à l'administrateur plus d'une correction de maître au folliculaire des Halles électorales.

Au reste, dans la seconde période de sa vie littéraire, il se trouvait à l'aise et fort dans le journal et le pamphlet, comme dans son élément véritable.

Il fut là qu'il militait à plaisir. Faut-il lui en faire un crime? Il ne fallait pas, avant lui, faire descendre la religion des hauteurs de la chaire sacerdotale, la soumettre à un régime des passions politiques, lui donner pour tribune les treize-cents d'un journalisme sans mission et sans grandeur.

Rien n'est moins religieux qu'un journal religieux.

Et comprenez-vous Bossuet et Fénelon écrivant dans le *Mercur* ou une gazette quelconque?

Il a fallu les Jésuites, ces broailleurs et ces ambitieux incorrigibles, pour commencer la chose à Trevoux.

Mais la religion veut la chaîne ou le livre. On la compromet dans les feuilles à quatre sous, et les semblants de théologiens qui se donnent des airs de pères de l'Eglise dans les colonnes d'un journal, entre un avis de marchand de poudre et une réclamation de marchand de drogues, méritent la corde ou le pilori.

Ne profanons jamais les choses saintes, pas même pour de l'argent.

VII.

Certes, Dupanloup, comme écrivain, comme conférencier et comme classique, était digne d'être un des 40 immortels de l'Académie française.

En effet, en 1851, au temps de l'Empire qu'il ne combattit point, il fut élu immortel en remplacement de Tissot, qui venait de mourir.

Comme l'Académie est un corps littéraire et non politique, le nouvel académicien n'alla point s'asseoir à droite ou à gauche.

Il ne revêtit pas non plus l'habit vert à la palme d'argent. On ne se bat point à l'Académie, et les discussions y roulent communément sur les mots de la langue, le dictionnaire et la vertu. L'Académie est un lieu très calme, très bonneté, volontiers décent, où l'on dort quelquefois. Il s'y trouve aussi quel-

ques hommes illustres. N'en est pas qui veut. Olivier en est, d'Aumale aussi.

Mais l'évêque Dupanloup, militant quand même, surtout dans ces derniers temps, manqua de charité à l'endroit de l'Académie. Dès que Littré en fit partie, il n'y mit plus les pieds. Il ne voulait point s'asseoir à côté d'un savant qui le faisait descendre directement d'un singe, quand la Genèse dit positivement que l'homme a été créé avec un peu de boue ou de limon.

Peut-être valait-il mieux prouver à Littré qu'il se trompait.

Mais on n'a pas toujours le temps de prouver aux savants qu'ils se trompent, et il est plus simple de les envoyer au diable.

Toutefois, il est probable que Dupanloup, avant de mourir, a pardonné au singe perfectionné et savant qu'on nomme Littré.

Il le devait.

Entre hommes, académiciens et sénateurs, on se doit cela.

VIII.

Car Dupanloup, député d'abord, fut sénateur ensuite, et inamovible, tout au moins avant que la mort, cette brutale et cette faucheuse qui manque de respect aux Euménides, aux Grandeurs et aux Messeigneurs, lui eût prouvé que l'immobilité est une vaniteuse et menteuse chimère.

Mais il est certain que le sénateur Dupanloup siégea constamment à la droite. On dit même qu'il fut l'âme du groupe qui poussa le maréchal Mac Mahon au coup de tête du 16 mai.

Quoi qu'il en soit, le coup de tête du 16 mai fut la confusion de ses auteurs, et la France, qui comprenait et sentait autrement que Dupanloup, de Broglie, Fourton et autres, repondit par un magnifique cri républicain.

C'était là un cri fort désagréable pour l'évêque d'Orléans.

Car M. Dupanloup, bien que serviteur de la république, et malgré le salaire qu'il en recevait comme évêque, n'aima jamais la république.

Il lui préférait la monarchie, n'importe laquelle.

Car la monarchie est le peuple en respect, l'homme soumis, l'autel honore et la révolution vaincue.

C'est le contraire de la démagogie, et même de la démocratie. Et la démocratie, à tout prendre, ne vaut pas mieux que la démagogie. Car le principe d'autorité cesse d'être un principe d'ordre et de gouvernement en tombant aux mains de la multitude. *L'ordre moral* n'est possible qu'avec un roi, des prêtres, des nobles, des soldats et des gendarmes. Et le comte de Maistre, un des compatriotes de Philibert Dupanloup, leur adjoignait le bourgeois par précaution.

Dupanloup, cependant, bien qu'ayant confessé le duc de Bordeaux et la duchesse d'Angoulême, ne poussa jamais la conviction du royalisme jusqu'à *droit divin* des monarchies antiques.

Ce n'est pas précisément parce qu'il avait été décoré en 1850, sous la république elle-même, mais plutôt parce qu'il avait une aversion naturelle contre la liberté.

Nul, toutefois, n'osa plus que lui de la liberté de dire, et la cour de Paris, dans un procès en diffamation, le blâma très sévèrement pour un abus de dire.

IX.

Reste la théologie.

S'il est bien connu—et le pallium justifie la chose—que l'illustre évêque d'Orléans fut l'ennemi et l'adversaire des philosophes, des franc-maçons, des libres-penseurs, des démocrates, des républicains, des révolutionnaires et des socialistes, c'est-à-dire de tous les perturbateurs sociaux dont le dix-neuvième siècle est malade, justice veut qu'on érige le premier Dupanloup pour un certain libéralisme d'assez bonne maison.

Le comte de Falloux, le duc de Broglie et plusieurs autres illustrations politiques et catholiques, honoreront de leur amitié et de leur respect. Il fut le chef du parti libéral.

Ce libéralisme, certes, n'allait pas loin, et vous n'y trouviez point l'église gallicane de Bossuet et l'ombre de l'hérésie jansénienne; mais ce n'était pas l'ultramontanisme de ces derniers temps. Rome n'absorbait pas tout. Le *Syllabus* ne faisait pas loi. La grande église catholique n'était point encore possédée et conduite par la petite et dangereuse église des ordres mystérieux et des congrégations ambitieuses. Il n'y avait pas eu divorce entre le catholicisme et la civilisation moderne; et le cléricalisme, qui n'est ni religieux ni chrétien, qui dit les derniers efforts de la théocratie expirante, n'avait pas jeté à la face de la France, du siècle et du monde le mot présomptueux et malheureux de contre-Révolution.

Car si jamais mot fut malheureux, c'est ce mot-là. Un parti qui en fait son programme est un parti vaincu. Il a contre lui le siècle, l'avenir et les temps. La société nouvelle, faite de liberté, de justice et de démocratie, le condamne irrévocablement.

X.

Mais le second Dupanloup, celui qui vient après le congrès de Malines, tout au moins après le concile du Vatican, n'a plus rien de gallican et de libéral.

Vaut-il mieux avant qu'après? Le fait est qu'il se soumit humblement devant le dogme qu'il avait combattu,—dogme discuté, mais aux voix et voté,—dogme qui suppose à peu près les conciles, ou tout au moins en dispense dorénavant l'Eglise romaine.

Nous voulons parler du dogme de l'infailibilité papale.

Quant à déclarer si ce dogme est véritablement un, si l'Eglise y trouvera la force ou la faiblesse, s'il ne vaudrait pas mieux laisser aux conciles oecuméniques le privilège suprême de la vérité et de l'infailibilité, c'est ce que nous ne nous permettons pas, bien que la conscience d'un homme soit égale à la conscience d'un autre homme, et que la décision de cinq cents prélats tombe devant le refus et la volonté du dernier d'entre nous.

Mais Dupanloup, comme prélat, dut se soumettre, et après 1870, vous cherchez vainement dans ses écrits quelque chose ayant trait à la question. Silence absolu, obéissance passive. Il n'est même point à supposer que l'évêque d'Orléans, protestant tout bas dans sa chapelle de St. Mesmin, ait pu dire comme Gallée: *Et pur se moque!* Ou mieux: *Et cependant il est homme!*

En tout cas, l'infailibilité du pape ne pouvait être que le couronnement de l'œuvre, de la hiérarchie, de l'autorité la plus haute qui soit sur la terre et dans les temps. La théocratie, sans cela, serait incomplète, et le jésuite Duhamel, au dix-septième siècle, eut raison de dire que le pape infailible est le cadran solaire de toutes les horloges terrestres.

Quoiqu'il en soit, l'évêque d'Orléans ameut beaucoup les tragédies d'Eschyle et de Sophocle.

XI.

Mais quand la papauté, selon l'expression volontiers reçue, fut dépolluée de ses bien temporels, et que le pape n'eut plus de royaume terrestre et politique, l'évêque d'Orléans se montra l'un des ardents promoteurs du dîner de St. Pierre.

C'est juste. Il faut l'en louer.

Car le dîner de St. Pierre, de nos temps, est un tribut volontaire, et les fidèles doivent le payer religieusement.

Il n'a, avec le *romesco*, de commun que le nom.

Le *romesco*, *écot de Rome*, fut établi en 726, en Angleterre, par Ina, roi du Wessex, pour l'entretien d'un collège anglais fondé à Rome. Le *romesco*, plus tard fut appliqué aux besoins de l'église de Rome.

Henri VIII abolit, Charlemagne l'avait introduit en France. On le payait à Rome le jour de la fête de St. Pierre-ès-liens. C'était un tribut prélevé sur chaque famille et qui devenait une redevance ou une offrande.

Mais si la papauté a perdu ses biens temporels, et sans trop les regretter, pensons-nous, car la puissance spirituelle ne saurait lui être ravie, il est absolument juste que les catholiques de l'univers mettent aux pieds du souverain pontife l'offrande de leur sincérité, de leur dévouement et de leur foi.

Le dîner de St. Pierre, volontaire, est une chose due. St. Pierre n'est plus roi. Il est redevenu le grand pasteur du monde, et il ne braille plus à ses pieds le boulet d'un royaume, d'une servitude et d'une inconscience. Vous pouvez ne pas croire en lui, mais vous devez le respecter.

Est-il même vrai qu'il ait jadis en des soldats, des généraux, une armée; et ne vous trompez-vous point en disant que le chef d'une église abhorrait le sang humain—*abhorrens à sanguine*—à l'heure des batailles, tué des hommes et des femmes, et saucagé des villes?

XII.

Dupanloup a été l'organisateur de nombreux pèlerinages.

C'était son droit, et peut-être son devoir.

Mais qu'il nous soit permis de citer ici des paroles peu suspectes, puisqu'elles sont de Dupanloup lui-même, et que voici:

«Alors on quitte le réel, où l'on ne voit rien qui rassure, pour l'imaginaire, où l'on peut tout voir, surtout ce que l'on espère; les prophéties surgissent et les thaumaturges aussi; les visions, les oracles et les prodiges se multiplient; aux illuminés de bonne foi se mêlent les fourbes.»

Mais le pèlerinage, pour être digne

de respect, doit rester sacré et religieux. Vous ne pouvez, sans danger et sans blasphème, en faire une manifestation politique. Convient-il que vos pèlerins aient des armes cachées et des projets séditions? Est-il juste qu'une grotte devienne une caverne et un rendez-vous de conspirateurs? Si des miracles se sont opérés en un lieu quelconque, est-ce bien pour le bénéfice d'un prince, d'un prétendant ou d'une dynastie?

An reste, le pèlerinage moderne n'a plus rien de la sincérité, de la grandeur et de l'expiation de jadis. On le fait à l'aise, en chemin de fer, avec de l'argent en poche, comme voyage d'agrément. Lourdes et les autres lieux consacrés ont de bons lits, de bon vin, de bonnes traites on de bonnes coiffures de moufou. Personne ne s'y traîne à genoux. On y fait des rencontres agréables. La mode veut qu'on y aille, comme jadis à Biarritz. Cela peut même gêner.

Mais, quels qu'aient été le zèle, l'ultramontanisme et le salutaire retour de Dupanloup dans les dernières années de sa vie sacerdotale et épiscopale, l'évêque d'Orléans et le confesseur de Talleyrand Périgord, certainement une des lumières de l'Eglise et une illustration du clergé, est mort sans avoir obtenu le chapeau de cardinal.

Qu'importe! Dieu l'a reçu dans sa miséricorde, sa paix et son pardon.

EUGÈNE DUMEZ.

Le redoutable féan du Sud et de la Louisiane vient d'emporter notre voisin, notre confrère et notre excellent ami E. Dumez, l'éditeur du *Meschaëbé*, c'est-à-dire un grand cœur, une haute intelligence, un homme qui honora la vie par une tâche laborieuse, une œuvre supérieure et le noble accomplissement de tous les devoirs.

Dumez est mort le jeudi 18 octobre, à l'âge de 54 ans, après une maladie de quelques jours.

Telle est en deux mots l'histoire de sa vie.

Eugène Dumez était né en France, à St. Just, département de la Marne, et il était fils d'un des vieux officiers du premier empire. Il fit de fortes études au collège royal de Dijon, et c'est comme écrivain et comme journaliste qu'il entra dans la vie active. Il avait le savoir, la volonté et le courage. L'heure était sérieuse et sollicitait les esprits à la lutte, au dévouement et à la liberté. La révolution de 1848 était proche. Dumez la salua comme une aurore et lui donna tout ce qu'il avait de cœur, d'intelligence et de haut caractère. Et les hommes de cette génération, croyez-le, ont bien mérité de la France qu'ils aimaient, de la liberté qu'ils ont servie, et de la civilisation qui leur sera reconnaissante.

Mais la république de 1848, bonne et confiante, vécut peu. Napoléon l'assassina traitreusement dans la nuit de décembre 1851, et Dumez, comme beaucoup d'autres soldats fidèles au drapeau du droit, dut prendre le chemin de l'exil et de la proscription. Il était de ceux qui disent: *Fortius mori quam fœdari.*

Le proscrire se réfugia tout d'abord en Belgique, ayant l'espérance qu'une chose monstrueuse ne pouvait être que passagère et momentanée. Mais l'illusion ne dura pas au-delà de deux ans, et c'est en 1854 que Dumez mit entre l'Europe et lui toute l'étendue de l'Océan. Le proscrire allait plus loin, mais toujours avec sa foi, son espérance et son œuvre.

Après une courte excursion dans l'Ouest, au Kansas et à St. Louis, où il se lia d'amitié avec le philosophe Cortambert, l'un des plus honnêtes publicistes des Etats-Unis, il descendit en Louisiane, la terre où l'on parle français, où la France n'est pas oubliée, où, hier encore, avec une touchante illusion, l'on pouvait volontiers se croire en France.

Professeur d'abord, il fut en 1857 l'un des fondateurs de *l'Union*. Mais *l'Union*, malgré le talent de ses rédacteurs, vécut peu. La Nouvelle-Orléans n'est point littéraire. Et Dumez, simple dans ses goûts, modeste dans ses habitudes, peu ambitieux et lassé du bruit des villes, devint le propriétaire et le rédacteur du *Meschaëbé* de St. Jean Baptiste.

C'était s'enterrer, direz-vous.

Mais la supériorité rayonne de partout, et le *Meschaëbé*, pendant 21 ans, grâce à l'admirable langue, à la science et à la raison de Dumez, fut une clarté et une autorité. Il n'est pas un homme de goût, de cœur et de liberté en Louisiane, parmi ceux qui parlent la langue de Corneille et de Voltaire, qui n'ait lu, apprécié et hautement estimé le *Meschaëbé* de St. Jean Baptiste. Petit par la taille, le *Meschaëbé* fut grand par la pensée. Et les conseils qu'il a donnés à la Loui-